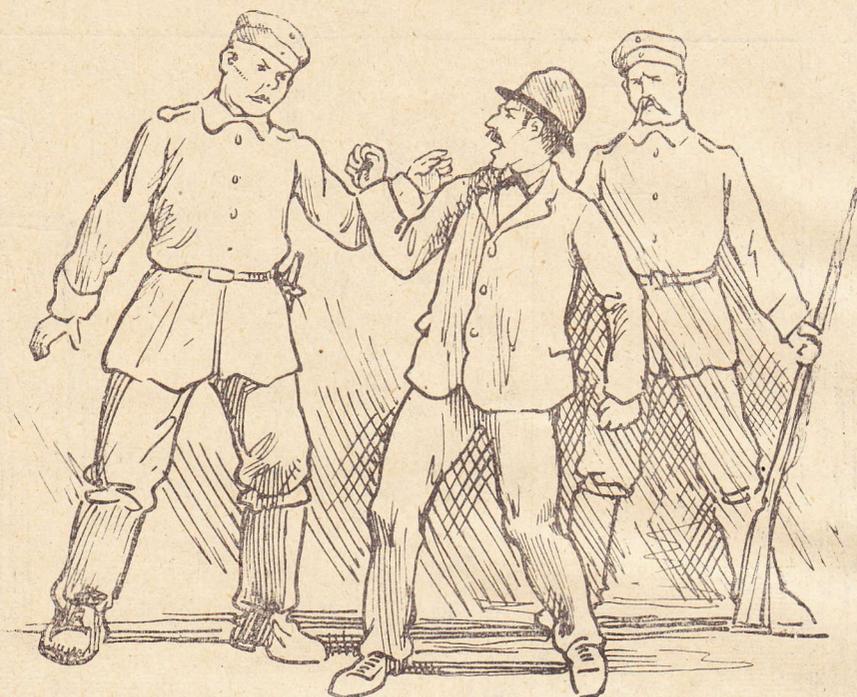




Gabrielle se pencha et ouvrit une cachette. (Page 397.)



Diedrich prit des notes. Les deux gardes chargèrent les faits à leur guise.

— Vous en avez menti ! cria le civil. Ai-je dit du mal du Kaiser ?

— Ja, ja....

— Votre Kaiser est une fripouille, mais je ne l'ai pas dit !

— Et maintenant ?

— Tas d'ânes que vous êtes ! C'est pour votre Kaiser que vous êtes envoyés au front comme chair à canon et vous prouvez, maintenant, que vous n'êtes que ses esclaves !

Diedrich mit fin à la querelle en renvoyant les soldats.

— C'est bien, dit-il, tout est inscrit. Laissez cet homme ici ; vous pouvez retourner d'où vous venez.

Quand les deux gardes furent partis, Herder prit le procès-verbal et s'adressait au prisonnier :

— Voyez, dit-il, voilà ce que j'en fais de votre procès-verbal. Il le déchira en lambeaux et les jeta au feu.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que vous pouvez rentrer chez vous, immédiatement.... Seulement, n'en dites rien à personne !

— Comment, vous me laissez partir librement ?

— Oui, l'affaire est trop bête. Moi-même, je ne crois pas un mot des communiqués.

— Eh bien, vous êtes un brave homme, au moins.

— Oh, mais il y en a beaucoup qui feraient comme moi.

— Mais ils n'osent pas, n'est-ce pas ? Vous devez aussi marcher, sinon on vous fusille.

— Oui, oui, partez vite, maintenant, avant que le chef ne rentre.

— Bonsoir et merci. Vous êtes un homme de cœur, un brave soldat.

Le civil s'empressa de filer.

Diedrich se laissa choir sur sa chaise.

Vous êtes un homme de cœur !....

Un homme de cœur, lui ! Diedrich réfléchit avec amertume sur sa situation.

Ce même soir, une vaillante jeune fille belge deviendrait peut-être la proie de ses congénères !

Que pouvait-il faire ?

Elsa ne lui avait-elle pas conseillé de désertre, de partir en Hollande ? Désertre, oui, et prévenir mademoiselle Legrand du danger qui la menaçait, s'il en était temps encore.

Le traître belge avait apporté un document qui signifiait pour celle, qui le lui avait donné, la mort, le poteau d'exécution.

Une lettre contenant des renseignements militaires importants !

Miss Cavell n'avait-elle pas été fusillée pour avoir simplement hébergé des soldats ?

Herder sentit un frisson le parcourir à l'idée qu'il ne serait pas innocent à ce nouveau crime.

Il fut dérangé, une nouvelle fois, dans ses réflexions par Flore, qui rentra au bureau.

— Eh bien, Wilhelm, as-tu laissé partir le prisonnier ? demanda-t-elle doucement.

Diedrich eut un mouvement de frayeur.

— Comment, elle savait, elle, la félonie, la fausseté en personne ? se dit-il, non sans appréhension.

— Ne nie pas, Wilhelm, reprit-elle.

— Eh bien, oui, je l'ai laissé partir. Pour des futilités pareilles, on pourrait arrêter tout Bruxelles.

— Tu as bien fait. Je connaissais cet homme.

— Qui est-ce alors ?

— C'est le père d'une de mes anciennes amies, un brave homme.

— C'est pour cela que vous êtes partie, de peur qu'il ne vous reconnaisse ?

— Oui...

Diedrich la regarda et vit, non sans surprise, que ses yeux étaient remplis de larmes.

— Vous n'êtes pas heureuse, reprit-il.

— Oh, parfois je suis tentée de prendre un fusil ou un revolver et de me faire sauter la cervelle. Alors, je bois, et cela me rend la gaiété, ... ou je prends de la cocaïne.... Un peu de coco, cela donne de si beaux rêves. L'un ou l'autre jour, on me trouvera morte et je serai enterrée comme un chien.

Et Flore se sauva en pleurant à chaudes larmes.

Diedrich poussa un soupir.

Oui, lui aussi avait de ces moments où il se sentait perdu, où il aurait voulu boire, boire, et tout oublier, mais il ne le pouvait. Il se sentait trop malheureux.

— Comment cela finira-t-il ? se demandait le jeune homme. Est-ce le début de la fin ?

Petermann rentra. Il était heureux et se frottait les mains.

— On a bien dû reconnaître nos mérites, là-bas, et tu as ta part du succès, mon vieux, dit-il en le tapant familièrement sur l'épaule.

Cet hommage du chef fit mal au cœur à Diedrich.

— Est-elle déjà arrêtée ? demanda-t-il anxieusement, n'osant plus prononcer le nom de mademoiselle Legrand.

— Non, mais elle est surveillée. On ne l'arrêtera que demain. Ils voulaient y aller immédiatement.... Vraiment, ils ne sont pas malins ! Ils veulent toujours agir avec trop de précipitation. Je leur ai conseillé de surveiller la maison. D'ici à demain, nous pouvons encore pincer quelques complices, car nous nous trouvons évidemment en présence d'une organisation très vaste.

— Pensez-vous ?

— Naturellement ! Cette petite ne travaille pas sans complices. Enfin, il suffira de la faire causer un peu, sinon. En voilà une qui est certainement destinée au poteau.

De nouveau, Herder frissonna.

— Fusiller une femme, c'est quand même terrible ! dit-il, mais il fut effrayé de son audace.

Petermann le regarda d'un air ahurri, puis il éclata de rire.

— Ach, ach, mein Gott ! Es-tu devenu si sensible que cela depuis ton voyage à Aix ! s'exclama-t-il.

— Oh, une femme, que voulez-vous ?

— Une femme, oui, une femme est bien plus dangereuse qu'un homme. Regardez Flore. Elle travaille pour nous, mais, sincèrement, ne mérite-t-elle pas douze balles belges ?

— Ah, Flore ! Elle travaille contre sa patrie et celle-ci se sacrifie pour son pays....

— Et travaille contre nous !

— Oui....

— Eh bien, il n'y a que notre intérêt qui entre en ligne de compte. Non, mon vieux, cette Legrand doit y passer. Quel bruit l'exécution de Cavell n'a-t-il pas fait en Angleterre et même en d'autres pays ; or, cette Legrand est bien plus jeune. Cela fera un beau tapage et inspirera une peur salutaire aux autres. Non, mon mon vieux Herder, il ne faut pas être d'une sensiblerie de vieille femme,... cela ne convient guère à notre métier !

Petermann prononça cette dernière phrase avec une intonation spéciale, qui n'échappa point à Diedrich. Il se le tint pour dit.

— Je suis au pouvoir de cette fripouille, se dit-il. Comment me libérer ?

Elsa lui avait indiqué la route à suivre : la Hollande ! Là, il serait libre !

Oh, quelle terrible décision ! Et la pauvre petite jeune fille ? La prévenir ? Oserait-il ?

XXIX.

C'était le jeudi 20 janvier 1916.

Il était dix heures du matin, quand un policier allemand survint dans la maison de la chaussée d'Anvers, 61, où logeait Gabrielle.

Il avisa une jeune fille, qui vint lui ouvrir :

— Etes-vous mademoiselle Legrand ?

— Non, répondit la pauvrete.

— Mademoiselle Legrand habite cependant ici, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur....

— Ne niez pas, ou je vous arrête.

— Il n'y a pas de demoiselle Legrand, ici, finit par dire la jeune fille.

— Comment cela ?

— Il n'y a que mademoiselle Petit.

— Ah, Petit ! Eh bien, oui, c'est cela ; je me trompe, c'est mademoiselle Petit que je désire voir. Où est-elle ?

— Je ne le sais pas, monsieur, elle est sortie. Voilà sa chambre.

— Vous mentez ; dites-moi où elle est, sinon je vous emmène.

— Je ne le sais pas, monsieur, reprit la petite en tremblant. Elle a sa chambre rue du Théâtre, 19, mais je ne sais pas si elle y est en ce moment.

— Quand sera-t-elle ici ?

— Elle doit rentrer pour dîner, puis elle retourne rue du Théâtre.

— A quelle heure y retournera-t-elle ?

— A 1 heure environ.

— C'est bien ; quand elle rentrera, vous ne lui direz rien, sinon je vous fais arrêter et mettre en prison. C'est bien compris, n'est-ce pas, et tenez-le vous pour dit ! Je vous rends responsable de sa personne.

Et l'homme partit, laissant là la jeune fille, tremblante de peur.

A midi, Gabrielle rentra pour dîner, puis repartit comme d'habitude. Ce matin-là, elle ne travaillait pas hors la ville. Toute la matinée, elle avait senti une vague inquiétude qu'elle ne parvint pas à maîtriser. Quelqu'un l'avait suivie longtemps. Par moment, elle avait cru que l'inconnu allait lui parler, quand, tout à coup, il se détourna et repartit.

— Serais-je surveillée ? se demanda Gabrielle.

Elle ne se doutait pas du combat intérieur qui se livrait chez l'inconnu.

L'inconnu n'était autre que Diedrich Herder. Il savait que l'arrestation de la jeune fille était imminente.

L'affaire avait été remise entre les mains de Goldsmith, un criminel boche de la pire espèce, un limier qui s'occupait spécialement d'exécuter les arrestations. Le rôle de Petermann était terminé et le sien aussi, et les affaires reprises par Goldsmith étaient celles qui trouvaient leur dénouement dans une geôle allemande ou devant un peloton d'exécution.

Diedrich pouvait encore sauver la jeune fille. Il était ballotté entre son devoir d'humanité et la servitude militaire, si fortement ancrée chez les Teutons.

Dix fois il voulut interpeller la jeune fille, dix fois il s'approcha d'elle, fermement décidé à lui parler, et dix fois... il n'en fit rien.

Un moment, son bon cœur semblait l'emporter sur sa raison et il se dirigea vers Gabrielle. Déjà il allait apostropher la jeune fille, quand, se retournant, il lui semblait être suivi par un agent du service de contre-espionnage. Au lieu d'exécuter son projet, il passa devant Gabrielle et disparut dans une rue avoisinante.



— Elle sera donc arrêtée, fusillée, tuée ! lui dit une voix intérieure. Tu n'es qu'un être sans honneur, ... sans conscience.... Son sang viendra sur toi.

Affolé, Diedrich marcha droit devant lui, se disant qu'il ne pouvait plus la sauver, qu'il était trop tard.

Avant qu'il puisse retrouver sa trace, la jeune fille ne serait-elle pas déjà prisonnière ?

Cette réflexion, qu'il se répéta pour endormir ses remords, le fortifia dans sa faiblesse... et Gabrielle était désormais irrémédiablement perdue.

* * *

Gabrielle, n'ayant pas été prévenue, était rentrée dans sa cham-

bre, qu'elle occupait rue du Théâtre pour dérouter les recherches allemandes.

Elle avait un vague pressentiment d'un danger qui la menaçait. La veille encore, le courrier était venu prendre ses rapports.

— Pourvu que cet homme soit honnête, se répéta-t-elle.

Puis, écartant aussitôt l'hypothèse d'une trahison, elle se dit qu'elle avait tort de le suspecter, que son accent allemand ne justifiait ses présomptions, qu'elle était injuste vers lui.

Malgré toutes les bonnes raisons qu'elle se donnait, elle ne put vaincre ses appréhensions. Toute la matinée, elle avait été suivie par un homme aux allures étranges, qui semblait vouloir l'accoster et qui, au moment où il paraissait le plus décidé à exécuter son projet, était parti précipitamment.

Gabrielle ne le revit plus. Elle ne connaissait pas cet homme et ne pouvait savoir quel dur combat se livrait dans l'âme de Herder, en proie aux plus vives inquiétudes.

Sentant le besoin de se fortifier pour la lutte, Gabrielle s'agenouilla devant l'image de la Vierge et pria avec ardeur. Quand elle se releva, elle se sentit toute soulagée.

— Et maintenant, travaillons, se dit-elle, cela chassera toutes mes inquiétudes.

Elle s'apprêta à partir et allait effectivement quitter sa chambre quand, ouvrant sa porte, elle se trouva subitement devant trois individus, qui guettaient sa sortie.

Elle eut un mouvement de frayeur en reconnaissant en eux le criminel Goldsmidt lui-même, accompagné de deux de ses agents. Mais se reprenant immédiatement, ce fut d'une voix ne trahissant aucune émotion qu'elle demanda :

— Désirez-vous me parler, messieurs ?

— Etes-vous mademoiselle Legrand ? lui demanda Goldsmidt.

— Oui....

— Mais votre véritable nom est Gabrielle Petit !

Oh, elle comprit tout. La fin était venue, tout était découvert.

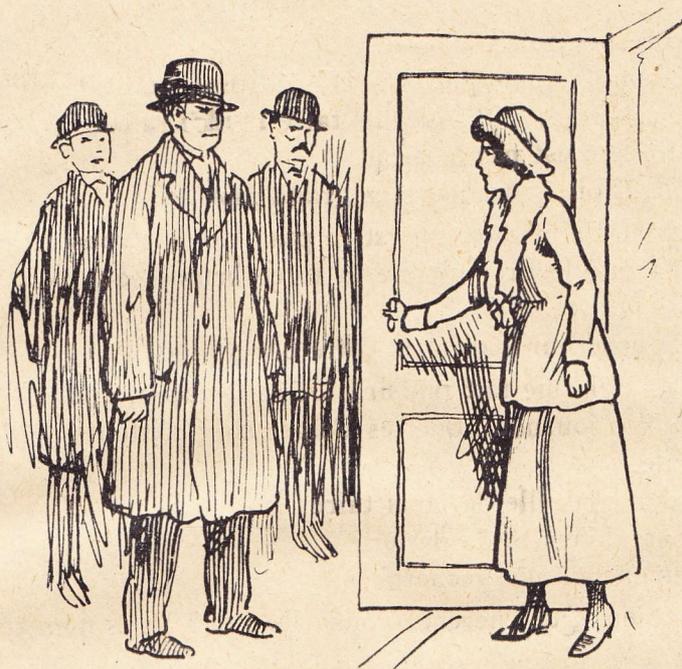
— Ce n'est pas un tribunal ici, reprit Gabrielle froidement. Que voulez-vous ?

— Vous refusez donc de répondre ?

— Je ne crois pas être obligée de répondre aux questions du premier venu.

— Nous sommes de la police allemande.

— Je n'en doute pas.



— Nous avons contre vous de graves présomptions.

— Comme contre tous les Belges.

— Non....

— Si.... Personne d'entre nous n'est bon, sauf les traîtres qui vendent leurs compatriotes.

— Ce n'est pas le moment de discuter.

— Vous avez raison; ce serait inutile, car la force l'emporte toujours chez vous, en matière de droit.

— Vos doigts portent la trace de singulières taches.

— Quelles taches?

— Celles-là, je les connais.

— Ne me touchez pas. Je ne touche la main que d'honnêtes compatriotes, mais jamais celle d'un Allemand.

— Votre langage ne peut qu'aggraver votre culpabilité, reprit l'agent, vexé dans son amour propre.

— Ma culpabilité? Quelle culpabilité? Sommes-nous obligés par hasard de respecter l'ennemi qui vint nous surprendre traîtreusement chez nous? Sommes-nous coupables quand nous lui disons que nous attendons son départ avec impatience?

— Insolente! Cessez ce bavardage superflu et inutile. Nous sommes venus pour perquisitionner....

— Encore une fois ?

— Oh, nous savons que vous êtes adroite, mais, heureusement, nous avons la force et saurons vous faire rendre raison.

— La force n'est pas le droit.

— Droit, droit,... toujours ce grand mot

— Vous ne l'aimez pas, n'est-ce pas ? Ce mot vous dit qu'il y a une justice et que le droit primé la force brutale que vous personifiez.

— Vous nous ennuyez avec votre bavardage !

— Déjà ? Cela me fait plaisir ! De cette façon, vous ne pourrez pas dire dans vos journaux que les Belges sont contents de l'occupation allemande.

— Je vous conseille de vous taire.

— Qui me défendra de parler ?

— Commençons nos recherches.

— Très bien. Que cherchez-vous ? De l'or ? Vous n'en trouverez pas ici.

— Nous cherchons des documents comme vous en avez donnés, hier encore, pour être envoyés à la frontière.

— Des documents?... Frontière?... Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Allons, allons, ne nous prenez pas pour des imbéciles, voyons !

Les Allemands commencèrent à tout bouleverser, tout comme la première fois, tandis que Gabrielle s'assit tranquillement sur une chaise.

Mais dans sa tête toutes sortes d'idées se croisaient avec une rapidité étonnante. Elle sentait bien que toutes ces recherches n'étaient faites que pour la forme et que les individus en savaient assez long pour la condamner.

Elle se reprocha d'avoir été imprudente. Quelle responsabilité pesait sur elle en ce moment ? Elle tenait en main la vie de tous ses collaborateurs, et l'ennemi ne reculerait devant aucune menace pour lui soutirer le secret et saurait même mettre ses menaces à exécution.

— Je serai muette comme une carpe, se dit Gabrielle, et sa résolution prit pour elle la valeur d'un serment.

Les Allemands fouillaient tout ; ils soulevèrent des planches, vidèrent les tiroirs dont ils jetèrent le contenu pêle-mêle sur le sol, déchirèrent le papier du mur....

Gabrielle savait qu'ils ne trouveraient rien en fait de documents

d'espionnage. Tout ce qu'ils trouvèrent fut du papier très fin, dont elle se servait pour ses rapports.

— Qu'est-ce cela ? demanda Goldsmidt.

— Du papier, me semble-t-il.

— Oui, mais quel papier ! Ceci n'est pas du papier ordinaire.

— Alors, ce sera du papier « extraordinaire » !

— Parfaitement... Je le connais d'ailleurs pour avoir servi aux rapports d'espionnage.

— Ah, oui, en matière d'espionnage vous êtes forts. La majeure partie des Allemands qui habitaient ici avant la guerre ne faisaient qu'espionner et trahir le peuple qui les nourrissait à son sein.

— Vous ne savez donc qu'injurier les Allemands.

— Vous ne voudriez pas que nous les respections ?

— Dites-moi plutôt à quoi sert ce papier ?

— A dessiner des planches pour des ouvrages à main et de la fine broderie, tout simplement. Les Allemands prétendent être la science en personne. Vous saurez donc bien que l'on emploie ce papier pour les modèles des broderies.

— Des broderies... pour l'ennemi, hein ?

— Jamais ! Je ne vous permets pas de m'insulter en disant que je travaille pour l'ennemi.

— Oh, entendons-nous, je veux dire les Alliés.

— Ah, vous considérez les Alliés comme étant mes ennemis ? Vous croyez avoir à faire à une Allemande ?

— Avouez donc que vous vous serviez de ce papier pour faire des rapports d'espionnage que vous expédiez en Hollande ?

— La censure ne les laisserait pas passer !

— La censure, la censure ! Par l'intermédiaire de courriers, naturellement.

— Quelle fantaisie ! Allons, avez-vous presque fini ? Avez-vous assez démoli ici ?

— Vous viendrez avec nous.

— Avec vous ?

— Oui, apprêtez-vous.

— Oh, oh, quels hommes courageux ! Combien êtes-vous donc pour emmener une femme ?

— Taisez-vous. Toutes vos démonstrations sont vaines.

Gabrielle haussa les épaules, pendant que les Allemands, qui ne trouvaient rien, n'attendaient plus que Gabrielle pour la faire monter dans l'auto grise, qui s'était avancée devant la maison.

— Êtes vous prête ?

— Prête ? Pourquoi ?

— Parce que je vous arrête.

— Vous m'arrêtez ? Et de quel droit ?

— Du droit que je me donne. Vous êtes suspectée d'espionnage au profit des Alliés.

— Parce que vous avez découvert chez moi du papier blanc ?

— Oh, non, pour bien d'autres raisons. Vous apprendrez cela au bon moment. Nous allons vous confronter avec quelqu'un.

— Qui est venu ici, hier ?

— Vous avouez donc ?

— Je parlerai quand je serai en présence de cette personne.

— Soit. Venez donc.

Gabrielle prit sa petite valise et y mit quelques affaires.

Elle était profondément émue et sentait que c'en était fait de sa liberté et peut-être de sa vie.

Un moment, l'image de Miss Cavell se dressa devant ses yeux. Serait-ce aussi son destin ? La vision de la mort, qu'elle avait eue, allait-elle se réaliser ? Devrait-elle faire le sacrifice de sa vie ?

A cette idée, loin de se sentir abattue, elle n'eut qu'une pensée : s'il fallait mourir, elle se sacrifierait pour tous les autres et jamais l'ennemi n'apprendrait par sa bouche aucun nom de ceux qui avaient travaillé avec elle.

— Je suis prête, dit-elle en s'adressant aux Boches.

Avant de quitter sa chambre, elle jeta un dernier regard dans cette pièce, où elle travaillait depuis de longs mois et qu'elle ne reverrait peut-être plus jamais.

Elle ne regrettait rien ; connaissant le danger, elle résolut d'en supporter vaillamment les conséquences.

— Nous partons en auto, dit Goldsmidt.

Devant la maison, quelques passants s'arrêtèrent.

— Je suis leur prisonnière ; ne pensez pas que j'accompagne librement les Allemands ! cria-t-elle aux civils. Ils viennent de m'arrêter !

— Silence ! lui dit le Boche d'un ton bourru.

— Jamais ! Vous ne saurez me faire taire quand il s'agit de défendre mon honneur ! Je passerais pour votre complice et ça, je ne le veux pas !

Le policier voulut s'asseoir à côté d'elle.

— Ah, non, pas de cela. Vous pouvez mettre un soldat devant

moi et deux ou trois autres derrière moi, mais je ne veux pas qu'un Allemand s'assied à côté de moi !

— Il le faut....

— Alors, je saute de l'auto, où je vous bats, et croyez bien que ce ne sont pas là des paroles....

Un murmure approbateur sortit de la foule qui s'amassait autour de l'auto grise.

— Je vous giflerai si vous n'obéissez pas, dit le Boche, au comble de la fureur.

— Gare à vous, je vous crève les yeux ! dit Gabrielle.

Elle tira son épingle à chapeau et en menaçait l'Allemand.

Craignant un scandale, Goldsmidt n'osa plus insister.

— C'est bon, grommela-t-il; vous pouvez vous asseoir seule.

— Oui, je le veux. Vous voyez bien qu'aussi forts que vous soyez, vous n'êtes pas à même de nous dompter moralement !

Chaque fois que l'auto grise, portant les armes impériales de l'Allemagne, devait ralentir, Gabrielle criait de toutes ses forces aux passants étonnés :

— Je suis leur prisonnière; ils m'arrêtent !

Bientôt l'auto stoppa devant la Kommandantur et Gabrielle dut descendre.

On la fit entrer et on l'y retint, sans qu'elle ne fut interrogée.

Cinq jours et cinq nuits elle y resta, sans voir quelqu'un, sauf le soldat qui apporta sa maigre portion le midi et le soir.

Ce ne fut que le 25 qu'elle dut subir son premier interrogatoire. Ce fut encore le criminel Goldsmidt qui mena l'enquête.

— Vous vous nommez Gabrielle Petit, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Reconnaissez-vous cet homme ? ajouta-t-il, après quelques instants, en désignant un homme que l'on venait d'introduire dans le bureau.

Gabrielle regarda et, reconnaissant le Judas qui l'avait livrée, elle lui jeta à la face tout le dédain qu'elle ressentait pour lui dans son cœur de patriote ardente et de femme honnête et droite.

— Renvoyez ce traître, dit-elle à Goldsmidt. Vous, Allemands, si je ne vous excuse pas, au moins je comprends votre ignominie, vous êtes nos ennemis !

Puis, se tournant vers le courrier félon, elle ajouta :

— Quant à vous, qui fûtes Belge, vous me faites horreur et je

n'ai pour vous que dédain et mépris ! Comment, n'avez-vous pas honte ?

— Reconnaissez-vous lui avoir remis ce papier ? demanda Goldsmidt.

— Cessez cette comédie. Ce traître vous l'a remis.

— Vous vous occupez donc d'espionnage ?

— Posez-moi des questions moins saugrenues ! Ce misérable-là ne vous a-t-il pas dit ce que je faisais ? Vous l'avez payé pour cela, le Judas !

— Pourquoi faisiez-vous cela ?

— Quelle question !

— Répondez....

— Ne pouvez-vous le comprendre ? Cela vous semble-t-il inconcevable qu'une jeune fille défende sa Patrie traîtreusement envahie ?

— Pour de l'argent ?

— Ne m'insultez pas. Pour de l'argent ! Vos soldats se battent-ils pour de l'argent ? Servez-vous l'Allemagne pour des marks ? Cela ne me surprendrait pas beaucoup !

— Avez-vous des complices ?

— Non.

— Comment ? Vous prétendez que vous travailliez toute seule ?

— Oui.

— Allons donc ! Nous finirons bien par vous faire avouer. Où sont les rapports ?

— Quels rapports ?

— Les autres rapports, les nouveaux, que vous avez préparés.

— Pourquoi me demander encore cela ? N'avez-vous pas perquisitionné chez moi ? N'en êtes-vous pas revenus bredouilles ?

— Qui est-ce qui vous a engagé à travailler contre nous ?

— Personne ; ma conscience et ma libre volonté.

— Et vous croyiez bien faire ?

— Je fis bien !

— Mais quelqu'un dirigea votre initiative.

— Oh, je puis me passer de directives.

— Écoutez ; vous êtes toute jeune, une enfant presque.... Votre responsabilité est mitigée. Derrière vous se cachent d'autres gens et vous leur servez de bouclier.

— Allons, trêve d'insultes. Vous allez jusqu'à injurier et soupçonner de mauvaise foi des êtres qui n'existent que dans votre imagination.

— Vous pouvez bénéficier de circonstances atténuantes en raison même de ce que je viens de vous dire.

Gabrielle se redressa, fière et hautaine, et, regardant bien en face le Boche tout-puissant, lui répondit :

— Vous vous trompez, monsieur ! Je ne suis pas la petite fille innocente que vous croyez, sans volonté et sans force. J'ai voulu servir mon pays en toute liberté et en connaissance de cause des dangers qui me menaçaient. Je suis donc seule responsable de mes actes et je ne regrette rien, bien au contraire.

— Je crois à vos intentions sincères. Mais si vous étiez pleinement responsable, votre sort pourrait être terrible. Cependant, si vous consentez à nous nommer vos chefs, vous pourrez compter sur toute notre indulgence.

— Je vous comprends...

— Je ne vise que votre bien....

— ... vous voudriez que je devienne traître à ma cause. Sachez, monsieur, et une fois pour toutes, que je ne désire pas votre indulgence. Je ne veux pas terminer mon action de dévouement pour la Patrie par un acte qui en annihilerait tous les mérites.

— Réfléchissez bien. Il y va de votre tête, sans doute.

— Vous avez devant vous Gabrielle Petit. Elle est trahie, vous connaissez son secret. Comment l'avez-vous su ? Il vaut mieux ne plus le rappeler, car ce n'est guère à votre gloire ni à celle du traître qui l'a trahie. Gabrielle Petit a servi sa Patrie, non par esprit de lucre, mais par amour de son pays. Elle est responsable : elle expiera, puisque vous punissez le patriotisme. Gabrielle Petit ne connaît pas de collaborateurs ou de chefs. Vous l'avez en votre pouvoir. Faites d'elle ce que vous voulez ; elle est prête !

— Mais, je vous répète que vous jouez avec votre vie.

— Allons donc ! Même si j'osais ajouter foi à vos paroles, je ne vous dirais rien. Je suis prête, vous dis-je, à verser mon sang pour notre sainte cause. Ne vous moquez pas de quelqu'un qui est décidé à faire ce sacrifice suprême, tous vos efforts sont inutiles. Seule, je supporterai la conséquence des actes dont je revendique le mérite !

L'Allemand lui-même était stupéfié par l'attitude héroïque de cette jeune fille, qui, stoïque devant la menace suprême, résista sans faiblir.

Cependant, il reprit son interrogatoire :

— Voici des renseignements sur Charleroi et Lille. Nous les avons déchiffrés.

— C'est possible.

— De qui les tenez-vous ?

— De moi-même !

— Cependant, vous n'avez pas le don de l'ubiquité et les renseignements des deux villes sont datés du même jour ?

— Eh bien, contrôlez sur place et vous verrez que le rapport est exact.

— Vous n'avez pu être le même jour dans ces deux villes. Donc vous y avez des collaborateurs. Qui sont-ce ?

— Ne perdez pas votre temps à me couper, dans l'espoir de me faire dire ce que votre menace de mort ne me ferait pas avouer.

— Pensez à Miss Cavell. Elle était femme comme vous.

— Une femme héroïque, qui est morte comme elle a vécu, et vous êtes bien mal venu d'évoquer son souvenir, qui est celui de votre crime, mais, s'il le faut, je ferai comme elle !

— Vous ne savez ce que vous dites.

— Si, je parle de la mort, et cette mort serait belle !

— Mais la vie l'est bien plus encore.

— Pas sous votre joug ! Et c'est pour secouer ce joug que j'ai travaillé.

— Vous persistez donc dans votre refus de dire quels sont vos complices ?

— Je vous l'ai dit : je n'en ai pas.

— Je viens de vous prouver que vous mentez.

— Vous ne voulez donc pas me comprendre ? Ces renseignements viennent de moi et je suis seule responsable.

— Ils sont compromettants.

— S'ils ne l'étaient, ils n'auraient aucune valeur et notre armée ne saurait qu'en faire.

— Gabrielle, écoutez....

— Je me nomme mademoiselle Petit, veuillez ne point l'oublier.

— J'ai réellement pitié de vous !

— Vous ? Allons, cessez cette comédie ! Votre soi-disant pitié n'aura pas plus de résultats que vos menaces.

— Avez-vous de la famille ?

— Cela ne regarde pas l'affaire qui nous occupe.

— Elle doit cependant être informée de ce qui vous arrive !

— Que d'attentions, monsieur ! J'y suis très sensible, mais épargnez-vous aussi cette peine ! Quand un soldat écrit une lettre à ses parents ou à sa femme, vous punissez les parents ou la femme, et

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS